

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS
Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONNETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Union Postale	9 fr.	16 fr.	32 fr.

Secrétaire Général : Eugène MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :

Miguel ALMEREYDA

Deux Frères

J'aimais ces deux-là comme mes enfants. Ils étaient mes enfants. J'avais assisté à leur formation, guidé leurs premiers pas. Je vois encore l'ainé, Léon Bonnet, âgé de seize ans, timide en ses premières années, qu'il venait me soumettre.

Je fus brusqué. Je ne le décourageai pas d'écrire, puisqu'il en avait la détermination ; mais il était du peuple, et du meilleur. « Pourquoi, lui dis-je, n'employez-vous pas à la faire connaître, dans ses œuvres et dans ses replis, l'activité investigatrice que vous devore ? »

Il paraissait un peu déconcerté ! Il resta quelque temps sans donner signe de production... et puis, il m'apporta ses premières enquêtes. Il avait suivi mon conseil ; il se renseignait auprès des syndicats ouvriers sur « les Mériers qui tuent », les poisons de l'industrie, les maladies et les accidents du travail... Enfin, ils me demandaient, son frère Maurice et lui, de présenter au public leur premier livre, plus émouvant que n'importe quel roman : « La Vie tragique des travailleurs ».

Ah ! je ne me fis pas prier ! Jamais parrain ne fut plus fier de son filleul. Celui-ci jetait les hauts cris... ; mais il fallait qu'il fussent poussés ces cris, qui savaient un monde !

Les frères Bonnet avaient trouvé leur voie, et la plus belle, car elle était sur la pente de leur cœur. L'ainé entra à l'« Humanité », son frère collaborait à la « Bêche de Toulouse ». De temps en temps, ils réunissaient et publiaient en volume leurs études sur les cabarets (Les Marchands de folie) ou sur les boulangers, terrassiers, chimistes, postiers, compagnons du bâtiment, pêcheurs bretons, etc... (La classe ouvrière.)

Ils s'informaient à fond, voyageaient, savaient suivre une piste, écouter, voir, rédiger, et ils étaient infatigables.

L'année dernière, il y eut entre les deux frères, qui s'adoraient, une légère querelle.

Maurice Bonnet avait écrit un roman trapu, vigoureux, sans ornements de style, bref, un peu rude, à l'image de l'auteur, qui ne signolait d'aucune manière.

M. Rouché accueillit « Didier, homme du peuple », dans la « Grande Revue ». Un éditeur ne se trouva que bien plus tard. A ce moment, Maurice Bonnet insista auprès de son frère pour que le livre accollât leurs deux noms.

« Pas du tout ! » répondit Léon. C'est ton œuvre et non la mienne. Nous si-

gnons ensemble d'autres travaux. Celui-là t'appartient. A toi seul il doit faire honneur. »

Et « Didier, homme du peuple », un Jack militant du syndicalisme, fit honneur, en effet, à Maurice Bonnet, bon vigneron d'une vigne qu'il provignait !

La guerre éclata. Les deux frères partirent. Maurice était le plus enragé !

« Nous les aurons ! » s'écriait-il en prenant congé de son vieux père. Et, dans chacune de ses lettres, il répétait : « Nous les aurons ! »

Affecté, au début de la campagne, à une section de secrétaires d'Etat-major, il n'avait pas eu de cesse qu'on ne l'eût fait passer dans un régiment d'infanterie sur le front. Il était, là, mieux en posture de les avoir, ce socialiste que son amour de la paix déchaînait contre ceux qui la troublaient.

Je lui écrivis. Il ne répondit pas. Il ne répondit plus à personne.

Les dernières nouvelles de lui remontent à trois mois. On ignore ce qu'il est devenu. Vaut-il pas mieux l'ignorer ? Nous gardons ainsi une lueur d'espoir.

Son frère le conservait, si inquiet qu'il se montrait de ce long silence, parmi son régiment de flanc-garde à l'armée de Lorraine. Il écrivait, lui, et souvent. Je possède une liasse de ses lettres. Il les expédiait d'une tranchée, au coin d'un bois dont les communiqués ont fréquemment fait mention. Le 12 décembre, il m'annonça brièvement son changement de compagnie... Et huit jours après, je recevais d'un ami commun, son compagnon d'armes, la lettre suivante :

« Notre bon et brave Léon Bonnet est grièvement blessé. Le 13, nous attaquâmes des tranchées allemandes. Léon fut frappé d'une balle, à la tempe, vers dix heures du matin. Pour gagner, affaibli par la perte de sang, notre poste de secours, il avait à traverser une zone dangereuse. Un nouveau projectile l'atteignit dans l'aîne. Il tomba, appela en vain et reçut encore un éclat d'obus qui lui enleva une partie du cuir chevelu. « Ce fut seulement vers trois heures du matin que les brancardiers purent le relever. C'est de sa bouche que j'ai recueilli ces détails. Il est bien soigné à l'hôpital d'évacuation. On ne désespère pas de le sauver. »

On ne le sauva pas, cependant. Il est mort le 29 décembre, à l'hôpital militaire de Toul.

Où dort-il, maintenant, son dernier sommeil ? Qu'importe ! Il a une concession perpétuelle dans le cœur de tous ses amis et dans la mémoire de toutes les Associations ouvrières.

Lucien DESGAVES.

LE NOUVEL AN "Pour le Triomphe de la France"

Les souhaits du sultan du Maroc

A l'occasion du 1^{er} janvier, le général Lyautey, commissaire résident général au Maroc, a adressé au gouvernement, de la part du sultan, le télégramme ci-après :
« Sa Majesté le sultan me charge, à l'occasion de la nouvelle année, de présenter à M. le Président de la République et au gouvernement les vœux qu'il forme pour le triomphe de la France, pour l'union de plus en plus étroite des deux pays, consacré par le sang versé à côté du nôtre par les soldats marocains. »

Sa Majesté est particulièrement soucieuse des témoignages que rendent journellement à leur vaillance le gouvernement et les chefs de nos armées.
« Descendants des chrétiens et chef religieux incontesté, S. M. le sultan proclame que la cause de l'Islam ne peut que se solidariser avec celle de la liberté des nations et du triomphe de la justice et du droit. »

Un télégramme du général Lyautey à M. Viviani

D'autre part, le président du Conseil a reçu le télégramme suivant du général Lyautey, parlant au nom des Français du Maroc :

« Profondément ému par le témoignage donné dans votre déclaration aux troupes du Maroc, je me fais auprès du gouvernement de la République l'interprète du corps d'occupation et de la colonie française, tous unis derrière nos chefs dans une discipline implacable et muette, dans une confiance sans bornes, saluant avec l'ardeur de l'âme la nouvelle triomphe de la France réalisée dans son intégrité, comme vous l'avez proclamé avec une résolution qui nous a tous fait ressaisir de confiance et d'espoir. »

Les souhaits de l'Emir Abd-el-Kader

L'Emir Abd-el-Kader, fils d'Abd-el-Kader, a fait parvenir de Tanger au gouvernement de la République ses souhaits pour la victoire des armées françaises.

Les télégrammes des chefs de missions diplomatiques

De leur côté, les chefs de missions diplomatiques ont envoyé des télégrammes, à l'occasion du 1^{er} janvier, au président de la République et au gouvernement.

LES SOUHAITS DES PUISSANCES ALLIÉES

En outre des télégrammes des souverains alliés dont nous avons publié le texte hier, le Président de la République a reçu, à l'occasion de la nouvelle année, des félicitations des rois d'Espagne, d'Italie, du Monténégro, de Norvège et de Suède et du Shah de Perse.
Le bey de Tunis et le sultan du Maroc lui ont également fait parvenir leurs vœux. Le Président a adressé ses remerciements et ses souhaits à ces divers souverains.

DU TABAC POUR NOS SOLDATS

Des Nouvelles de la Tranchée

Mardi, 29 décembre 1914.
Monsieur,
Nous adressons nos meilleurs remerciements aux braves donateurs du Bonnet Rouge.

Un groupe de zouaves de la 41^e Cie des 4^e zouaves, 1^{er} section.
Sergent LAMBE.

AU CONSEIL DES MINISTRES

Les dommages résultant de faits de guerre

Les ministres se sont réunis ce matin en Conseil à l'Élysée, sous la présidence de M. Raymond Poincaré.

M. Delcassé a entretenu ses collègues de la situation diplomatique et de la ministre de la guerre a entretenu le Conseil de la situation militaire.

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a soumis au Conseil un projet de décret fixant la procédure de constatation des dommages résultant de faits de guerre et précisant l'organisation et le fonctionnement des commissions d'évaluation.

L'étude de ce projet sera poursuivie dans le Conseil qui se tiendra mardi prochain à l'Élysée.

M. Malvy a fait signer un mouvement administratif portant nomination de sous-préfets et de conseillers de préfecture pour la durée de la guerre, en remplacement des titulaires qui sont appelés avec leurs classes, en vertu de la règle strictement appliquée aux fonctionnaires de l'ordre administratif.

Un Hommage anglais aux Armées russes

Londres, 2 janvier. — Du Times :

« L'hommage rendu aux princesses des armées russes et à la science du grand-duc Nicolas par sir George Buchanan, ambassadeur de Grande-Bretagne à Pétersbourg, est absolument mérité. »

« Les Russes, avec leurs seules forces, ont fait face à l'ennemi sur deux fronts. Ils avaient à combattre sur l'un d'eux les armées unies des deux plus grandes monarchies militaires du monde. »

« Les Russes ont combattu ces puissants ennemis depuis les côtes de la Baltique jusqu'aux Carpates. Nulle part leur résistance n'a été brisée. »

Le Théâtre de la Guerre L'Échec de la Marne se renouvelle sur la Bzoura

Sur le Front occidental

Le communiqué d'hier apporte peu de changement à la situation antérieure.

La journée du 31 décembre a été marquée par une action d'artillerie qui s'est étendue sur la localité de l'aile gauche et une grande partie du centre des alliés. Le tir allemand demeura sans effet à Saint-Georges et sur la tête de pont à Dixmude.

En Artois, dans le Santerre, dans le Soissonnais, le duel d'artillerie tourna nettement à notre avantage. Le feu de nos batteries a même détruit des ouvrages allemands à Balne-Sablon, près de Craonne.

Craonne est un petit village situé sur le plateau tertiaire de l'île-de-France, à 2 kilomètres au sud-ouest de Craonne.

Craonne et Craonnelle appartiennent au plateau compris entre la vallée de l'Aisne et le cours supérieur de la Lette (ou Ailette), affluent de l'Oise.

Dans la Champagne orientale, à Perthis-les-Hurlus et à Beausjour, nous avons maintenu nos avantages au dépit des violents efforts déployés par l'ennemi pour reconquérir le terrain perdu.

En Argonne, le bois de la Grurie a été le théâtre d'un nouveau combat, sans doute d'une grande violence.

L'ennemi a attaqué sur la presque totalité du front. En quelques endroits, il parvint à gagner quelques dizaines de mètres. Le bulletin du bureau de la Presse ajoute que nos troupes ont immédiatement contre-attaqué les forces adverses. On ne connaît pas le résultat de cette contre-offensive.

En Woëvre, de sérieuses contre-attaques allemandes furent repoussées au nord-ouest de Flirey.

Flirey est un modeste village de la Woëvre orientale. Il est situé sur la route de Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson, à 500 mètres à l'est du croisement de cette route avec celle de Toul à Thiaucourt.

Flirey se trouve en outre à 9 kilomètres au sud de Thiaucourt et à 6 kilomètres au sud-est du point où la route de Toul traverse le Rupt-de-Mad.

En Belgique

LA PRISE DE SAINT-GEORGES

La possession de Saint-Georges marque un pas important dans les progrès accomplis vers les positions allemandes autour d'Orstende et cela leur donnera, pour leur artillerie, un point d'où elle dominera. Cela leur permettra de faucher l'ennemi par des feux d'artillerie, de deux côtés — par les canons au nord et à l'est de Nieuport et par ceux qui ont traversé l'Yser entre ce point et la mer.

Un autre facteur essentiel de l'occupation de Saint-Georges est que cela facilitera les opérations de transport sur l'Yser, dans ces parages, et permettra aux alliés de renforcer leurs positions d'artillerie.

En Alsace

MISE SOUS SEQUESTRE ALLEMANDE

Berne, 2 janvier. — Le bourgmestre de Strasbourg a pris en mains le séquestre des immeubles appartenant à des Français. En conséquence, les loyers à échéance du 1^{er} janvier devront être payés à la Caisse municipale.

Cette information est confirmée par la Gazette de Cologne.

En Pologne

L'ENNEMI CONCENTRE SES ARMÉES

Londres, 2 janvier. — Le Daily Telegraph reçoit de Pétersbourg :

« Les Russes continuent à maîtriser les Allemands en Pologne et à refouler les forces autrichiennes en Galicie. »

« Il devient toutefois de plus en plus probable que l'ennemi concentre ses armées pour les déployer de nouveau sur quelque autre point. »

LE PLAN RUSSE N'A PAS CHANCE

Londres, 2 janvier. — Le correspondant du Morning Post à Pétersbourg télégraphie : « Les Allemands n'ont pas atteint en Po-

logne les résultats qu'ils se proposaient, et le plan stratégique du grand-duc Nicolas reste encore aujourd'hui ce qu'il était il y a trois mois. »

« Le haut commandement allemand se préoccupe maintenant de rechercher en Pologne de nouveaux points sur lesquels il pourrait prononcer des attaques. »

Sur Mer

LA PERTE DU CUIRASSÉ ANGLAIS « FORMIDABLE »

151 survivants

Londres, 2 janvier. — Une dépêche de Brixham dit qu'un chalutier a débarqué dans ce port quatre-vingt survivants du Formidable.

L'effectif de l'équipage du cuirassé serait de 700 à 800 hommes.

Le nombre des survivants actuellement connu est de cent cinquante-un.

Londres, 2 janvier. — L'Amirauté a communiqué à minuit les noms de quatre-vingt survivants du cuirassé Formidable, parmi lesquels se trouvent ceux de quatorze officiers.

Une nouvelle liste de survivants sera publiée par l'Amirauté dès qu'elle aura reçu de nouveaux renseignements.

COMMENTAIRES ANGLAIS

Londres, 2 janvier. — Du Times :

« La nation anglaise apprendra avec un profond regret la perte du Formidable, qui était une unité extrêmement maniable ; mais sa confiance dans notre marine n'en sera pas diminuée. »

Du Daily Telegraph :

« Nous déplorons vivement la perte d'une partie de l'équipage du Formidable. Nous n'avons jamais complètement vaincu l'ennemi sans subir nous aussi des pertes et nous gardons l'assurance que, malgré les vicissitudes journalières, nous serons finalement vainqueurs de la lutte. »

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES QUINZE

Dans la nuit du 31 décembre au premier janvier, l'ennemi a prononcé sur de nombreux points du front, des attaques qui ont été facilement repoussées.

La région au nord de la Lys a été, dans la journée du premier janvier, le théâtre d'un combat d'artillerie particulièrement vif, sur les dunes, à Nieuport et à Handebecque. A Saint-Georges, l'ennemi n'a pas continué à contre-attaquer, et tous nos gains ont été maintenus.

Dans toute la région d'Arras, d'Albert et de Roye, duels d'artillerie ; l'ennemi nous a fait sauter deux caissons entre Beaumetz et Achicourt ; nous avons, en revanche, bouleversé ses tranchées de Parvillers et de la Boisselle et éteint le feu des minenwerfer établis devant Pricourt.

Notre artillerie a obtenu également des résultats heureux dans la région de l'Aisne, où elle a fait taire l'artillerie ennemie et dispersé plusieurs rassemblements. Nous nous sommes installés sur le plateau de Nouvron dans des excavations produites par explosion de mines ; les Allemands n'ont pu nous y devancer et nous en avons chassé, toutes leurs contre-attaques ont été repoussées.

La région de Reims a été assez violemment bombardée par l'ennemi.

Dans la région de Perthes, nous avons enlevé et conservé un bois à 2 kilomètres nord-est de Mesnil-les-Hurlus. L'ennemi n'a pas contre-attaqué.

En Argonne, dans le bois de la Grurie, le fléchissement local signalé hier n'a pas eu de suites ; nous avons regagné une partie du terrain perdu et nous tenons fortement nos positions.

Sur les Hauts de Meuse, combat d'artillerie sans grande intensité.

En Woëvre, nous avons conservé les positions gagnées le 30 décembre, sans que l'ennemi ait contre-attaqué et nous avons marqué, dans le bois le Prêtre, une légère progression.

Dans les Vosges, nous avons repoussé une attaque allemande à Bréménil (3 kilomètres nord-est de Badonviller) et infligé à l'ennemi de fortes pertes. L'ennemi a fait également de grosses pertes à Steinbach, où notre infanterie a enlevé, hier, trois nouvelles lignes de maisons.

A L'HOPITAL Pour disculper ses camarades

Le 6 décembre, à la salle 35 (2^e blessés bis), un certain nombre de parents étaient venus rendre visite aux soldats en traitement. L'heure de la visite était passée et les parents éprouvaient un regret bien naturel à quitter ces êtres qu'ils affectionnaient, se faisant un peu tirer l'oreille pour quitter la salle.

Un sergent survint et, énévéré de la dureté du départ, interpella en termes assez véhéments quelques femmes, mères et sœurs des blessés. Ces interpellations ne furent pas du goût de toutes et, fort mal à propos d'ailleurs, elles manifestèrent leur mécontentement en appelant le sergent d'un terme que la censure ne veut pas voir employer et à la catégorie duquel notre ami, le député Angèle, dédia tout dernièrement un assez long article. « Tu serais mieux dans les tranchées », ajoutèrent-elles.

Le même soir, du bruit se fit dans cette salle et le même sergent, en des termes peu empreints de courtoisie, fit à tous les malades des observations sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Le fait de l'après-midi se reproduisit, et l'épithète qui avait accueilli l'après-midi fut à nouveau lancée. Furieux, notre sergent porta plainte, et un officier d'administration consignait la salle pendant quinze jours ; quinze jours pendant lesquels aucune visite ne pourrait être faite. Il est inutile de dire que cette punition était celle qui pouvait être la plus dure aux soldats.

Il y avait dans cette salle un jeune Lensois, nommé Jules Wepp, soldat de la classe 1914, du 127^e d'infanterie et qui, blessé d'un éclat d'obus au bras droit, attendait le moment opportun de subir l'amputation de son bras. Comme il ne recevait pas de visites et qu'il n'était pas susceptible d'en recevoir, puisque ses parents, dont il n'a d'ailleurs pas de nouvelles, sont depuis de longs mois dans les régions envahies, Wepp consentit à se sacrifier, afin de faire lever la punition pour ses camarades et à endosser la responsabilité d'un acte qu'il n'avait pas accompli. Allant trouver l'officier, lui déclara, en effet, que c'était lui qui avait prononcé à l'égard du sous-officier les épithètes qui avaient valu la punition de toute la salle. Sans égard pour cet acte de franchise qui ne pouvait qu'honorer celui qui en était l'auteur, même s'il avait accompli l'acte reproché, notre jeune soldat fut puni de prison et transféré dans une prison militaire, où il est en prévision de conseil de guerre.

Wepp est jeune soldat ; il ne s'est pas rendu compte que, du fait qu'il se déclarait coupable, il pouvait être l'objet d'une peine disciplinaire assez forte. Il suffira certainement de signaler ce fait pour que Wepp soit immédiatement relâché.

La Guerre en Chansons

Les Trois Gretchen

Air : Petits chagrins
C'étaient trois Français, trois dragons
Joyeux gaillards et francs lurons
Qui par malchance
Par les Boches furent ramassés
Alors qu'ils se trouvaient blessés
A l'ambulance.

Et les trois braves cavaliers
Furent amenés grisonniers
Près de Thionville
Ah ! certes, c'était venant ! mais
Un beau dragon ne dut jamais
Se faire de bile !

Et dès le lendemain matin
Remarquant le minois mutin
Des infirmières
Les trois lascars avec orgueil
Se dirent : Y a du bon ! ayons l'œil
Sur les moulières !

Evidemment ce n'est qu'un jeu
Pour trois dragons de mettre en feu
Trois courons de femmes :
Bientôt Elsa, Mina, Frida,
Brûlèrent toutes trois, out-dà,
De tendres flammes.

En fourrageurs les trois tripsons
Continuèrent la Guerre aux Teutons
A leur manière
Les traquant audacieusement
Jusque sous le corsage blanc
Des infirmières.

Leurs procédés furent si galants
Que les trois Gretchen s'emballèrent
Sur l'aventure
Leur offrirent leurs beaux nœuds
Et même les charmes suggestifs
De leur kuiture !

Hélas ! tout bonheur est trop court
Voilà qu'on découvre un jour
Le pot-aux-roses
Et le vertueux Kommandant
S'en arracha ses cheveux blancs
Je te suppose !

La moral' c'est qu'par tous les bouts
Les Boches sont vaincus par nous :
Ils manquent de style !
A la guerre comme en amour
Ce qu'ils se réservent toujours
C'est l'œil pile !

P. ALBERTY.

Le Sermon sur la Butte

Montmartre sous la pluie. On grimpe vers la Butte par les escaliers où l'eau dégouline. L'ascension est pénible. C'est un charme de plus pour les bigotes qui veulent gagner le Paradis en montant au Sacré-Cœur.

Sur une marche, à demi courbé par la rafale, tenant à la main un plateau où tremblent des petites médailles, un aveugle murmure :

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle ! Achez une médaille !

Il fait trop froid pour mettre la main à la poche. On n'ose pas s'arrêter à cause du vent. Les belles dames passent sans tourner la tête.

Hosanna ! La dernière marche est atteinte. On jette derrière soi un regard de fierté en approchant l'interminable escalier.

Puis, les yeux mi-clos, avec un dévot signe de croix, on entre dans la sainte basilique...

La voix grave des orgues résonne dans la nef. On admire les chasubles de soie des prêtres, les épaulettes argentées des suisses, les robes rouges des enfants de chœur. Des lustres électriques jettent, sur les fastes de l'église, leur lumière dorée.

Il y a pourtant, des deux côtés de la basilique, près des colonnes, de pauvres petits cierges dont la clarté tremblote tristement. Celles qui les ont allumés, après les avoir piqués, sur les candélabres d'argent, restent loquetés, sans bouger, devant les flammettes, jusqu'à ce qu'ils se soient éteints...

— Donnez-moi un cierge, madame.
— C'est deux sous, mademoiselle.
On entend le bruit des pièces de monnaie dans le tablier de la marchande, au milieu de l'église...

Et la grêle flamme, allumée avec piété, danse, sautille, grésille et se meurt après un dernier sursaut, comme l'Autre, celui à qui l'on pense et dont la mémoire demeure, est

tombé, avec une petite plaie rouge au cœur, en battant l'air de ses mains, tel un grand aigle atteint par la balle du chasseur...

Quand le prédicateur apparaît sur la chaire, les murmures cessent et les voix se taisent. Avant le sermon, le prêtre se signe, et l'on voit, partout, des milliers de doigts sur des milliers de poitrines, répéter, avec conviction, le Notre Père, dans les vestibules, des médailles en métal doré à vingt-cinq centimes la douzaine. Comme une seule voix dans une seule bouche, la pieuse assemblée entonne, en sortant, le célèbre cantique :

Sauvez, sauvez la France,
Au nom du Sacré-Cœur !

Léo Poldès.

Djémal Pacha aurait été trouvé mort

Le Caire, 2 janvier. — Des réfugiés venant de Jaffa rapportent que Djémal Pacha, ancien ministre de la marine de Turquie, qui avait pris le commandement des forces ottomanes en Syrie, arriva à Jérusalem vendredi dernier avec une armée de cinq mille hommes misérablement équipés.

Ils ajoutent que le lendemain Djémal Pacha fut trouvé mort dans l'appartement qu'il occupait.

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

